

GREVISSE

LANGUE FRANÇAISE

LE BON USAGE

16^e édition

MAURICE GREVISSE • ANDRÉ GOOSSE

Pour toute information sur notre fonds et les nouveautés dans votre domaine de spécialisation, consultez notre site web : **www.deboecksuperieur.com**

VesalBookshop.com

Design graphique de la couverture : Marie-Astrid Bailly-Maître
Création de la typographie Grevisse : Typofacto, Olivier Nineuil
Maquette intérieure : DBIT s.a.
Mise en page : Jouve

© De Boeck Supérieur s.a., 2016
Rue du Bosquet, 7 – B-1348 Louvain-la-Neuve

16^e édition

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Imprimé en Italie par «La Tipografica Varese Srl» Varese

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale, Paris : juillet 2016

Bibliothèque royale de Belgique, Bruxelles : 2016/13647/058

ISBN 978-2-8073-0069-9

AVANT-PROPOS

14^e édition
(2007)

Le *bon usage* a été publié pour la première fois en 1936. Il fut épuisé assez rapidement, ayant été bien accueilli, non comme manuel scolaire, ce qui était le but initial, mais comme référence pour des adultes attentifs à leur langue ou à la langue. La 2^e édition est sortie en 1939, puis, avec un délai allongé par la guerre, la 3^e en 1946. L'audience s'est élargie à ce moment, d'une part grâce à un article très élogieux d'André Gide dans le supplément littéraire du *Figaro*, d'autre part grâce à des comptes rendus favorables dans des revues spécialisées de France et d'ailleurs, donc parmi les linguistes (quoique Maurice Grevisse ne se soit jamais présenté comme l'un d'eux, revendiquant seulement le titre de grammairien). Les éditions se sont alors succédé régulièrement jusqu'à la 11^e (1980), jamais de simples tirages, mais toujours enrichies grâce aux lectures de l'auteur et prenant en compte l'évolution de la langue, et l'évolution de la linguistique dans une certaine mesure.

Après la mort de Maurice Grevisse (en 1980), qui m'avait désigné, selon ses propres termes, comme son dauphin, j'ai publié en 1986 une version refondue, fidèle aux buts et aux principes de mon prédécesseur, mais, notamment, en tâchant de rendre plus rigoureux un plan que les ajouts successifs avaient parfois empâté et en accentuant la modernisation linguistique (sans oublier que le livre ne s'adresse pas en priorité à un public de linguistes). Pour plus de précisions, je renvoie le lecteur à l'avant-propos de 1986, qui est reproduit à la suite de celui-ci.

Pour la présente édition (la 14^e), l'éditeur a souhaité une refonte d'une nature toute différente, afin que l'ouvrage soit consultable sous d'autres formes que celle qu'il avait eue jusqu'ici. Cela ne concerne ni la doctrine, héritée du premier auteur, ni le contenu¹, mais la présentation du contenu. Dorénavant, les *historiques* et les *remarques* prennent place dans la marge. Un avantage évident, c'est que le lecteur trouvera les uns et les autres juste en face de ce qu'ils sont destinés à compléter. Mais les dimensions de la marge conditionnent la longueur des remarques et donc leur contenu. Elles se limitent nécessairement à de brèves indications complémentaires, par exemple sur des faits régionaux (d'ailleurs plus systématiquement mentionnés, la vocation du *Bon usage* n'étant pas seulement de décrire les régularités et les écarts du français de Paris).

Il n'était pas question de faire disparaître² les anciennes remarques (parfois présentées par Maurice Grevisse sous le titre *N. B.* ou sous la forme de notes en bas de pages). Non seulement elles occupaient plus que la moitié de l'espace, mais quels que soient l'importance, l'intérêt, la nécessité des considérations plus générales, c'est dans ces remarques que se trouvent l'originalité du livre et sa richesse, c'est par elles que se justifient le succès rencontré et en fin de compte le titre même : c'était une remise à jour et à neuf du concept éculé ou galvaudé de *bon usage* ; il ne s'agissait pas de substituer d'autres jugements péremptoirs aux jugements de la tradition puriste, mais de montrer, par l'observation de l'usage réel, combien sont précaires ou arbitraires ou simplistes ou même vains beaucoup de ces jugements.

Pour trouver une place nouvelle à tout cela, il a fallu une réorganisation radicale, comme peu d'ouvrages analogues en ont subi de semblables. Elle m'a demandé beaucoup d'effort et de temps. La collaboration d'un expert dans les techniques modernes était indispensable. J'ai pu compter sur la compétence de Jacques Pinpin, dont j'ai apprécié et admiré aussi la compréhension et la patience. La multiplicité et la complexité des changements font que les épreuves ont mérité doublement leur nom.

1. Il va sans dire que, selon la tradition de cet ouvrage, de nombreux passages ont été revus (parfois refaits, comme celui qui concerne le féminin des noms de personnes) et que plus d'un sujet nouveau est traité.

2. Ou disparaître : voir § 104, b, 2^o.

NOTE PRÉLIMINAIRE

16^e édition
(2016)

À la veille de ses quatre-vingts ans, *Le bon usage* se présente dans une édition soigneusement revue, selon le triple but que s'est assigné l'ouvrage depuis ses origines : non pas décréter, juger, condamner, mais observer, décrire, expliquer, à l'intention des lecteurs intéressés par le français, par le français vivant. La relation avec eux est d'ailleurs réciproque : par leurs questions, objections, suggestions, ils sont de véritables collaborateurs, et je leur en suis reconnaissant.

Ce projet n'aurait pu voir le jour sans les encouragements des éditeurs ni sans la collaboration efficace, intelligente, ingénieuse, patiente, généreuse de Jacques Pinpin, ni non plus sans le soutien affectueux et la patience angélique de France Bastia. Je les remercie avec chaleur.

Le bon usage a un nouvel éditeur, et il est Français. On doit se réjouir de cette reconnaissance explicite et aussi rendre hommage à la clairvoyance du premier éditeur, l'imprimeur belge Jules Duculot, pour qui c'était une sorte de pari.

André GOOSSE

Il me reste à souhaiter que les lecteurs fidèles (dont plusieurs sont à l'occasion des collaborateurs en apportant des attestations ou des objections dignes d'intérêt et en posant des questions imprévues) et les lecteurs nouveaux trouvent dans cette version neuve la réponse qu'ils désirent avoir³, la solution de leur problème, et enfin (à lire certains correspondants, ce n'est pas un rêve) que quelques-uns partagent l'intérêt passionné – une passion exclusive et précoce – que j'ai mis à rédiger les pages neuves comme à revoir les plus anciennes.

A. G.

VesalBookshop.com

3. Pour ceux qui consultent le livre rapidement, j'emploie un signe de mise en garde (°) qui a parfois été mal interprété. On a cru que c'est la dénonciation d'une faute (terme dont je me sers peu pourtant). Il veut simplement éviter qu'on ne croie que toutes les formes et tours mentionnés sont nécessairement utilisables dans n'importe quelle circonstance, – ce que montre le commentaire ; mais encore faut-il qu'on le lise, ainsi que les considérations du § 14.

AVANT-PROPOS

12^e édition
(1986)

Le bon usage, dont nous fêtons cette année (1986) le cinquantième anniversaire, a réussi la gageure (ou la gageüre) d'être accueilli favorablement par le grand public et par les spécialistes, grammairiens et même linguistes. C'est la meilleure grammaire française, a écrit Robert Le Bidois.

L'ouvrage doit sa renommée à la nouveauté de ses principes (observer d'abord); à la solidité de son information sur la langue réelle, information enrichie et précisée d'une édition à l'autre; à la modération de ses jugements normatifs; à la clarté de la rédaction (et aussi de la présentation typographique, — car, à tous égards, la maison Duculot est associée à la réussite du *Bon usage*). Le succès ne s'étant pas démenti depuis cinquante ans, à quoi bon une refonte¹?

Depuis la première édition, le volume du *Bon usage* a doublé. Maurice Grevisse a introduit quantité d'additions, souvent sous la forme de remarques, de *nota bene*, de notes. Les unes portent sur des faits non encore décrits; les autres se font l'écho des conceptions nouvelles en matière de linguistique. Mais le plan primitif était resté tel quel, et sa simplicité initiale se trouvait plus ou moins empâtée par ces ajouts multiples, qui se rattachaient d'une manière ingénieuse, mais non toujours parfaitement logique, aux développements où ils étaient insérés.

Ma première tâche a donc été de regrouper tous les faits grammaticaux éparpillés. Certains passages résistaient à mes efforts, je dirais par nature, parce qu'il s'agissait purement de vocabulaire et de sémantique; il a bien fallu les sacrifier. Ces problèmes sont d'ailleurs traités par Grevisse dans *Le français correct*.

La théorie linguistique de 1936 ne pouvait pas rester telle quelle. Grevisse, je l'ai dit, y a apporté de nombreuses rectifications dans ses remarques, mais sans aller jusqu'à revoir le plan qu'il mettait ainsi en cause. Cette nouvelle édition applique effectivement les changements dont la nécessité était démontrée par Grevisse lui-même: par exemple, l'article va avec les déterminants, et le conditionnel avec les temps de l'indicatif. D'autres changements étaient nécessaires pour la cohérence des concepts: *donc* rejoint les adverbes; *oui* les quitte pour le chapitre des mots-phrases; les degrés de comparaison, qui ne se rattachent à la morphologie de l'adjectif que par révérence envers la grammaire latine, sont traités aussi avec les adverbes; la place de l'épithète concerne la fonction épithète et non l'adjectif comme tel. Ces regroupements permettent de donner à la phrase interrogative, à la coordination, etc. les exposés d'ensemble qu'elles requièrent.

Le renouvellement paraîtra trop timide à certains linguistes, mais ce n'est pas à eux que *Le bon usage* s'adresse d'abord. Il s'agit de moderniser sans que le livre cesse d'être accessible au lecteur cultivé mais non spécialiste et sans que celui-ci soit privé des réponses qu'il attend. Cela entraîne le corollaire que la terminologie ne sera pas bouleversée. Mais les définitions seront rendues plus rigoureuses.

C'est en pensant au lecteur moins intéressé par la théorie que par l'aspect pratique des choses que j'ai utilisé un signe spécial (°) pour les faits qui paraissent ne pas appartenir à l'usage régulier, au bon usage. Mais qu'est-ce que le bon usage? Les éditions antérieures ne répondaient pas nettement. Dans celle-ci, des préliminaires plus fournis explicitent nos principes (voir particulièrement les §§ 12-14); je dis *nos*, convaincu d'être fidèle à la pensée de Grevisse.

Je me suis efforcé de tenir compte plus systématiquement des niveaux et des registres. L'oral, quoiqu'il ne soit pas le premier objet d'un ouvrage comme celui-ci, a une place accrue. Les faits régionaux aussi, sans que l'on prétende à l'exhaustivité: non seulement ceux de Belgique (déjà bien représentés antérieurement), ceux du Canada ou de Suisse, mais aussi les régionalismes de France, souvent ignorés ou négligés par nos collègues du Sud, à moins que, s'il s'agit de Chateaubriand ou de Flaubert, ils ne rangent cela parmi les originalités stylistiques.

Les exemples ont été en partie renouvelés. Il est peu utile d'illustrer une règle générale par des auteurs tombés dans l'oubli depuis 1936. La douzième édition emprunte notamment des textes à des écrivains que Grevisse ne citait pas, comme Tocqueville, Gobineau, Lautréamont, Jules Verne pour le XIX^e siècle; comme André Breton, Éluard pour le XX^e, ainsi que des auteurs plus récents comme René Char, Claude Simon, Jean Genet,

1. Pour plus de détails, voir A. GOOSSE, *Réflexions d'un réviseur*, dans le *Bulletin de l'Acad. royale de langue et de littér. franç.* [de Belgique], 1983, pp. 151-161; *Le point de vue d'un réviseur*, dans *Enjeux*, été 1985, pp. 98-103; « *Le bon usage* » de 1936 à 1986, dans *Travaux de linguistique* (Gand), 12-13, 1985-1986, pp. 13-19.

ABRÉVIATIONS ET SYMBOLES

Abréviations

adj. = adjectif
adv. = adverbe
allem. = allemand
anc. = ancien
angl. = anglais
art. = article
Bull. = *Bulletin*
cf. = *confer, voyez*
cit. = citation de
class. = classique
col. = colonne
commun. = communication de
comp. = comparez
dict. = dictionnaire(s)
EAD. = EADEM, la même [d'un auteur féminin]
éd. = édition(s)
esp. = espagnol
ex. = exemple(s)
expr. = expression
fam. = familier
fasc. = fascicule
fém. = féminin

fr. ou franç. = français
hist. = histoire ou historique
ib. = *ibidem*, au même endroit, dans la même œuvre
ID. = IDEM, le même auteur
id. = la même chose
impér. = impératif
indic. = indicatif
infin. = infinitif
it. ou ital. = italien
lat. = latin
l.c. = *loco citato*, à l'endroit cité
loc. = locution
masc. = masculin
Mém. = *Mémoires*
mod. = moderne
ms. = manuscrit
op. cit. = *opus citatum*, ouvrage cité
p. = page
P. = Paris (dans les références bibliogr.)
part. = participe
pers. = personne
plur. = pluriel

pop. = populaire
port. = portugais
pp. = pages
pr. ou prés. = présent
prépos. = préposition
propos. = proposition
prov. = proverbe ou provençal
qq. ch. = quelque chose
qqn. = quelqu'un
rem. = remarque
s. = siècle ou saint
sing. = singulier
subj. = subjonctif
suiv. = et suivant(e)s
s.v. = *sub verbo*, au mot
t. = tome
trad. = traduction
var. = variante
vol. = volume
Voy. = *Voyage(s)*
vulg. = vulgaire

Pour les abréviations concernant les références, voir Bibliographie.

Symboles

↓ : mot faisant l'objet d'une information complémentaire dans la suite du paragraphe.
§ : paragraphe.
§§ : paragraphes.
° : mot, tour, etc. n'appartenant pas au français général.
+ : édition modernisant l'orthographe ou ex. cité d'après une telle édition.

* : soit étymon reconstitué, soit mot ou tour inexistants.
* (dans la marge) : rectifications orthographiques de 1990 (voir § 90, e).
[] : prononciation en écriture phonétique ; — dans une citation, élément introduit par nous ; — parfois, indication historique (notamment ex. ou références antérieures à 1800).

/ : dans une citation, changement d'alinéa ou de vers.
« » : citation ou signification.
= : traduction ou équivalence.
> : évolution phonétique (inversement : <).
→ : transformation (cf. § 4, R4).
† : décédé en

Alphabet phonétique

VOYELLES

[A] cf. § 24.
[a] dAte
[ɑ] pÂte
[ø] prÊ
[ɛ] mÈre
[ə] grEdin

[i] cri
[o] rOse
[ɔ] nOte
[ø] liEU
[œ] pEUR
[u] trOU

[y] pUr
[ɑ̃] mANger
[ɛ̃] matIN
[ɔ̃] saISON
[œ̃] lUNdi

SEMI-VOYELLES

[j] Yeux

[w] OUï

[ɥ] cUïr

CONSONNES

[b] Bon
[d] Déjà
[f] Fier
[g] Gare
[k] Car
[l] Loup

[m] Main
[n] Non
[p] Par
[R] Rose
[s] Sol
[t] Tas

[v] Ver
[z] Zéro
[ʃ] CHat
[ʒ] Jardin
[ʁ] aGNeau
[ŋ] smokiNG

Le double point après une voyelle montre qu'elle est longue : *alors* [alɔːR].

Si une lettre est placée entre parenthèses, c'est que le son ainsi désigné peut disparaître ; c'est surtout le cas de l'e dit muet [ə] : fenêtre [f(ə)netR].

Barthes, Foucault, Lacouture, Edgar Faure, François Mitterrand, J.-P. Chevènement, J.-Fr. Revel, — voire San-Antonio ou Cavanna (là où leur témoignage est utile).

Certains de ces noms montrent que la langue écrite non littéraire (dans l'acception la plus étroite de cet adjectif) aura une place accrue, ce à quoi contribuent aussi un musicien comme Berlioz, un peintre comme Cézanne, un folkloriste comme van Gennep, des historiens comme Le Roy Ladurie et Duby, de nombreux linguistes (cités comme *écrivains* et non comme *penseurs*), etc. Quelques exemples oraux ont été introduits. Sur la place des classiques, voir plus loin au § 10, N.B.

Le nombre des références n'a pas été sensiblement réduit. C'est peut-être un encombrement pour le lecteur pressé (quoique, presque toujours dans cette édition, les exemples soient imprimés dans un corps différant du reste). Mais cela a une double utilité : que de fois n'a-t-on pas reproché à Grevisse de prendre pour l'usage une faute isolée commise par un auteur distrait ! que de fois aussi des linguistes déclarent inexistants des tours très répandus dans la langue écrite ou risquent une explication pour une phrase d'un auteur sans s'aviser que celui-ci ne fait que suivre une tradition !

On trouvera, enfin, dans cette édition, un assez grand nombre d'additions de tout genre. Parmi celles qui ont une portée pratique, j'attirerai l'attention sur le chapitre consacré à l'écriture et à l'orthographe. Un exemple : quand emploie-t-on l'italique ?

La tâche n'est jamais finie, comme le montrent les éditions successives du *Bon usage*. Celle-ci ne fait pas exception : je suis bien conscient que la rénovation n'a pas été menée aussi loin pour toutes les pages.

J'ai une dette toute particulière envers ma femme, née Grevisse, ma collaboratrice de chaque instant : nous avons discuté ensemble bien des points ; elle m'a fourni beaucoup d'exemples ; elle a relu et en partie dactylographié le texte. Cette édition refondue est notre œuvre commune (dont, malheureusement, ma femme n'a pas vu l'achèvement).

J'ai pu bénéficier de l'aide de Nathalie Dubois pour l'établissement de l'index. Je lui en suis fort reconnaissant. En conclusion, j'espère que cet ouvrage sous sa forme nouvelle rendra mieux encore les services qu'on en attend : fournir une description du français moderne aussi complète que possible ; apporter des jugements normatifs fondés sur l'observation de l'usage, des usages ; permettre aux locuteurs et aux scripteurs de choisir le tour qui convient le mieux à l'expression de leur pensée et à la situation de communication dans laquelle ils se trouvent.

A. G.

AVERTISSEMENT

**13^e édition
(1993)**

Je dois attirer l'attention sur le fait qu'ont été signalées, chaque fois que cela convenait, les rectifications orthographiques préconisées par le Conseil supérieur de la langue française et publiées dans le *Journal officiel de la République française* le 6 décembre 1990, après avoir été approuvées à l'unanimité par l'Académie française le 3 mai 1990. Je rappelle que les usagers ont le choix entre les nouvelles graphies et les anciennes, ni les unes ni les autres ne pouvant être considérées comme des incorrections ou des fautes. Un astérisque et une ligne ondulée placés dans la marge attirent l'attention sur ces passages.

A. G.

PRÉLIMINAIRES

I. LE LANGAGE ET SON ÉTUDE

I Le langage : notions générales.

- a) Parmi les divers moyens dont l'homme se sert pour communiquer avec ses semblables (les gestes, les jeux de physionomie, le tam-tam **R1**, les feux des Indiens, le sémaphore, les panneaux de signalisation, etc.), le principal est le langage. **R2**

On appelle **sémiologie** l'étude des divers systèmes de signes, des divers codes par lesquels se fait la communication. L'étude du langage est donc une partie de la sémiologie. Certains, cependant, inverse- raient les termes, considérant la sémiologie comme une partie de la linguistique. D'autres encore excluraient le langage de la sémiologie.

Sémiotique, venu de l'anglais, est tantôt un synonyme de *sémiologie* et tantôt en est distingué, mais de diverses façons. Souvent il concerne la théorie générale de la signification, telle que celle-ci se manifeste, non seulement dans le langage propre- ment dit, mais aussi dans les œuvres d'art, dans les rites religieux, dans le droit, etc.

- b) Le langage a d'autres fonctions que la communication entre les hommes : notamment, il sert d'expression, de support à la pensée. D'autre part, dans les réalisations concrètes, le contenu du mes- sage, le **signifié**, est d'habitude prépondérant. Mais parfois c'est la forme, le **signifiant**, spécialement dans l'expression littéraire et surtout poétique ; de là l'hermétisme de certains poètes, dont les textes exigent une exégèse et se prêtent à plusieurs interprétations (surtout si la ponctuation est absente) :

A la nue accablante tu / Basse de basalte et de laves / A même les échos esclaves / Par une trompe sans vertu / Quel sépulcral naufrage (tu / Le sais, écume, mais y baves) / Suprême une entre les épaves / Abolit le mât dévêtu / [...] (MALLARMÉ, *Poés.*, Autres poèmes et sonnets, III).

Dans la communication orale, le jeu de mots donne lui aussi plus d'importance au signifiant qu'au signifié.

Parfois aussi, c'est le fait même de communiquer qui justifie la communication **R3**, par exemple dans les échanges quotidiens sur la pluie et le beau temps.

Selon la politesse courante, on ne rencontre pas une personne que l'on con- nait, sans lui adresser la parole, fût-ce seulement pour exprimer une banalité ou une évidence : *Alors, on fait du feu ?* à quelqu'un qui manifestement fait du feu. — Un mot-phrase comme *allô* a pour fonction spécifique d'établir la communication.

R1 **1** REMARQUE

Ou *tamtam*, selon les propositions du Con- seil international de la langue française en 1990 : cf. § 90, e.

R2 **1** REMARQUE

C'est par extension que l'on parle du langage des animaux, d'une part, et, d'autre part, du langage des peintres, des musiciens, etc. lorsqu'on envisage ce que la peinture, la musique veulent communiquer et les moyens qu'elles emploient.

R3 **1** REMARQUE

À la suite de Jakobson, on appelle souvent cette fonction la fonction **phatique**.

On constate aussi que, selon les circonstances, le rôle du locuteur et celui de l'interlocuteur varient :

Par la phrase injonctive et par la phrase interrogative, on requiert l'intervention de l'interlocuteur. Dans la phrase exclamative, les sentiments du locuteur prennent une importance particulière, l'interlocuteur ayant un rôle qui peut devenir secondaire, ou même négligeable dans certains mots-phrases, et notamment dans l'interjection, laquelle, à la limite, n'est qu'une sorte de cri involontaire.

2

Constituants essentiels du langage.

Le langage est constitué essentiellement de **sons** émis par le *locuteur* ou *sujet parlant* à l'intention d'un auditeur ou d'un interlocuteur.

Les sons font partie d'unités chargées de signification, que la tradition identifie avec les **mots**, mais qu'une description plus rigoureuse identifie avec les **monèmes** (appelés aussi, sous l'influence américaine, *morphèmes* **R**).

Aux quatre mots que montre l'écriture dans *On punira le menteur*, correspondent six monèmes : [ɔ pyɛni ʁa l mât œʁ].

Les mots ou les monèmes ne se réalisent concrètement que dans un contexte, dans une suite que l'on peut identifier avec la **phrase**.

La phrase, dans la plupart des cas, s'intègre elle-même à un ensemble plus vaste (cf. § 211, b).

Si l'on envisage l'acte de communication, la phrase, unité de communication, est composée de monèmes (première articulation), lesquels sont formés de sons (deuxième articulation). Entre la phrase et le monème prend place le **syntagme** : voir § 5, a, 4°.

3

L'oral et l'écrit.

Le langage parlé peut être traduit par l'**écriture**, au moyen de signes ou caractères appelés **lettres**.

Il faut éviter de confondre les lettres avec les sons, auxquels elles correspondent en français de façon fort approximative.

Par ex., dans *eaux* il y a quatre lettres, mais un seul son, [o]. Les six lettres du mot *oiseau* ne correspondent que d'une manière tout à fait conventionnelle aux quatre sons qu'elles sont chargées de représenter : [waʁzo]. **R1**

C'est l'aspect oral qui définit avant tout le langage : certaines langues n'ont pas d'expression écrite ; pour les langues qui connaissent les deux formes, l'oral précède l'écrit, que l'on envisage l'histoire de ces langues ou l'apprentissage de la langue maternelle par un individu. Mais antériorité ne veut pas dire supériorité.

Le parallélisme entre les deux expressions n'est pas complet : outre le fait que la phonétique et l'orthographe ne se recouvrent pas exactement, il faut remarquer que le locuteur et l'auditeur participent le plus souvent à la même **situation** concrète (lieu et temps), ce qui n'est pas le cas d'ordinaire pour le **scripteur**, qui écrit pour un **lecteur** que souvent il ne connaît pas et qui se trouve en général dans un autre lieu et dans un autre temps.

Mettez ça là est un message qui dans l'oral est complet, mais qui dans l'écrit est dépourvu de pertinence s'il n'est pas accompagné d'un **contexte**, s'il n'est pas précédé (ou suivi) d'une ou de plusieurs phrases, montrant à qui l'on s'adresse, quels sont l'objet et le lieu dont il est question. **R2**

On appelle **embrayeurs** les éléments dont le signifié est déterminé par la situation (*je, tu, ici, etc.*).

R 2 REMARQUE

Ce qui n'est pas sans inconvénient, vu que *morphème* a déjà, dans la terminologie linguistique, un autre sens : cf. § 5, a, 3°.

R1 3 REMARQUE

La confusion est pourtant extrêmement fréquente : « Lorsque Ponge par exemple prétend que le mot *oiseau* est en français le seul qui contienne toutes les voyelles françaises, *a, e, i, o, u*, le seul par conséquent qui rassemble en soi toute la légèreté de ces sonorités censément légères que sont les voyelles, il commet une erreur singulière de la part d'un poète qui a beaucoup réfléchi au langage. » (Étiemble, *Poètes ou faiseurs* ? p. 394.)

R2 3 REMARQUE

Équivalent plus explicite : *Le professeur demande à Jean de déposer le livre sur la table. Mais il reste des imprécisions : qui est le professeur ? qui est Jean ? etc.*

Le message oral n'est pas seulement une suite de sons organisée en phrase — ce que la langue écrite reproduit d'une manière somme toute satisfaisante —, il comporte aussi des éléments que l'écrit ne peut rendre que par un commentaire qu'il ajoute : par ex., *dit-il avec force, soupira-t-il, s'écria-t-il*, etc.

Inversement, tandis que l'écrit isole par des guillemets une citation, un orateur indiquera le début de celle-ci par *Je cite* et la clora par *Fin de citation*.

Chacun des deux modes de communication a donc ses besoins et ses procédés propres. Ils s'adressent d'ailleurs à des sens différents : l'ouïe d'une part, la vue de l'autre. [L'écriture Braille, qui s'adresse aux aveugles, est lue par le toucher.]

Le français oral connaît de grandes diversités sociales et régionales, par ex. en matière de prononciation. L'écrit, diffusé par l'école surtout, présente une plus grande uniformité, grâce à l'orthographe notamment.

N. B. S'il est vrai que le langage écrit a l'oral pour fondement, il n'est pas rare que celui-ci soit influencé par l'écrit. **R3**

Des lettres introduites ou maintenues dans l'écriture passent ou rentrent dans la prononciation. L'ancien verbe *avenir* a été, d'après le latin, écrit *advenir*, le *d* étant muet jusqu'au XVII^e s. (cf. Vaugelas, p. 441), puis finissant par se prononcer (cf. § 842, c). — *Mœurs* doit se prononcer [mœr] comme *murs* se prononce [myr], mais on entend souvent [mœrs]. — Voir aussi § 492, R.

Il y a aussi des accidents dont l'origine est dans l'écrit : le mot arabe *semt* a été lu *semit*, d'où le fr. *zénith*.

Des mots empruntés au latin par des lettrés ou créés par des écrivains pénètrent dans le lexique général : *imbécile*, emprunté au latin *imbecillus* ; *gavroche*, nom d'un personnage de Victor Hugo dans *Les misérables*.

4

La linguistique ou grammaire.

- a) La linguistique¹ ou grammaire est l'étude systématique des éléments constitutifs et du fonctionnement : soit de la langue en général (**linguistique générale**) ; — soit de plusieurs langues, apparentées (**grammaire comparée**) ou non (**linguistique contrastive**) ; — soit d'une langue en particulier. **R1**

Elle a pour objet principal, non pas ce qu'on appelle depuis Ferdinand de Saussure la **parole**, c'est-à-dire les variations individuelles **R2** (on distingue aussi le **discours**, c'est-à-dire l'acte de parole, la réalisation concrète), mais la **langue**, c'est-à-dire, dans ce cas-ci, ce qu'il y a de commun aux diverses « paroles » des individus formant un groupe social.

Le mot *grammaire* est parfois pris dans un sens plus restreint, comme recouvrant la morphologie et la syntaxe, ce qu'on désigne souvent aujourd'hui par *morphosyntaxe*.

Il est fréquent que *grammaire*, terme plus ancien que *linguistique*, s'applique plus spécialement à la **grammaire normative**, qui veut enseigner comment on s'exprime correctement. La grammaire normative a été souvent fondée, dans le passé, sur des règles *a priori*. On a essayé, dans ce livre, de la fonder sur l'observation de l'usage, plus spécialement du « bon usage », celui des personnes soucieuses de bien

R3 3 REMARQUE

Il arrive même que la langue parlée soit influencée par certains des procédés spécifiques de l'écriture : *Permettez-moi*, ENTRE PARENTHÈSES, de vous faire part d'un souvenir personnel (LONESCO, Leçon, p. 79). — C'est une révolution ENTRE GUILLEMETS, une prétendue révolution (Rob., art. guillemet) [Il n'est pas rare qu'en prononçant ces deux formules, des locuteurs dessinent dans l'espace les signes des parenthèses ou des guillemets]. — J'ai à vous raconter celle de la comtesse de... TROIS ÉTOILES. C'est ainsi, je crois, que vous dites en français quand vous ne voulez pas nommer les gens (SAND, Elle et lui, cit. Rob., art. étoile). [Allusion aux astériques : cf. § 114.] — Un frère TROIS-POINTS = un franc-maçon (cf. § 112, R2). L'épellation est utilisée parfois pour porter remède à des ambiguïtés provenant de l'homophonie ou de la paronymie : *Ensuite ce sera la fin... / Vous n'aurez plus rien, / Plus rien que la faim. F. A. L. M..., faim !* (RAMUZ, Histoire du soldat, dans l'Avant-scène, théâtre, 1^{er} nov. 1975, p. 41.) — *Monsieur Clanegrand, n'est-ce pas ? / - Non, permettez : Chavegrand. Ch.a.v.e.ve...* (DUHAMEL, Tel qu'en lui-même..., I). — *M'autorisez-vous donc à de nouveau formuler la proposition interrogative qu'il y a quelques instants j'énonça devant vous ? / - J'énonçai, dit l'obscur. / - J'énonçais, dit Trouscailon. / - J'énonçai sans esse. / - J'énonçai, dit enfin Trouscailon* (QUENEAU, Zazie dans le métro, XVI).

L'épellation peut aussi avoir une fonction euphémique : *Ils me prennent vraiment pour un CÉOËNE* (A. SARRAZIN, Cavale, p. 184). [Pour éviter le mot trivial con.] — Cas analogue : *Vous, répondit-il, je vous dis CINQ LETTRES* (AYMÉ, Passe-muraille, L. P., p. 122). [Euphémisme pour merde.]

Dans l'argot des écoles, on prononce parfois un mot en isolant les lettres d'un digramme (cf. § 91, b, 3^e) pour donner à celles-ci leur valeur ordinaire : le verbe *crapahuter* « progresser en terrain difficile » est un dérivé de *crapaud* prononcé à Saint-Cyr, non pas [krapo], mais [krapay] en dissociant le digramme au.

R1 4 REMARQUE

On appelle *gallicisme*, *anglicisme*, *germanisme*, *hispanisme*, *italianisme*, *latinisme*, etc., un fait caractéristique, respectivement du français, de l'anglais, de l'allemand (ou, parfois, des langues du groupe germanique, cf. § 6), de l'espagnol, de l'italien, du latin, etc., mais aussi un emprunt fait à ces langues.

R2 4 REMARQUE

On appelle *idiolecte* l'ensemble des usages linguistiques d'un individu.

1. L'adjectif *linguistique* signifie, soit « qui concerne la langue » : *L'activité LINGUISTIQUE étant fonction de l'instinct d'imitation* (M. LEROY, *Grands courants de la ling. moderne*, p. 117), — soit « qui concerne la linguistique » : *Sans qu'il y ait une école LINGUISTIQUE française* (VENDRYES, cit. Leroy, p. 116). Pour remédier à cette ambiguïté, certains, surtout depuis le milieu du XX^e s., emploient *langagier* dans le premier sens : *Il appartient aux signes LANGAGIERS de s'adapter d'abord aux besoins communs de tous les usagers* (ÉTIEMBLE, dans les *Temps modernes*, mai 1949, p. 882).

écrire et de bien parler. Dans la mesure où elle est le fruit de l'observation, la grammaire normative peut contribuer à la grammaire *descriptive*, laquelle est indépendante de toute vue normative.

- b) La **linguistique historique** ou **diachronique** étudie la langue dans son développement chronologique, tandis que la linguistique **descriptive** ou **synchronique** décrit un état de langue à un moment donné, notamment pour en découvrir l'organisation.

En effet, un état de langue est généralement considéré aujourd'hui comme constituant un système, une **structure**, c'est-à-dire un ensemble organisé où chaque élément tient sa valeur de ses relations (d'opposition surtout) avec les autres éléments. C'est ce dont s'occupe la **linguistique structurale**.

Celle-ci applique la méthode **distributionnelle**, laquelle classe et caractérise les éléments de la langue d'après leur aptitude à entrer dans des contextes déterminés (c'est ce que l'on appelle la **distribution** **R3**) et à se substituer les uns aux autres (ce que l'on appelle **commutation**).

Par ex., une des caractéristiques essentielles de *mon* est qu'il se place devant un nom (éventuellement précédé en outre d'un adjectif épithète) ; d'autre part, dans *Mon crayon est vert*, *mon* peut être remplacé par *ce*, *le*, *chaque*, ce qui montre que *mon*, *ce*, *le*, *chaque* appartiennent à la même catégorie, celle des déterminants.

On dit que la distribution se fait sur l'**axe syntagmatique**, c'est-à-dire selon la chaîne parlée, le déroulement du discours, tandis que la commutation concerne l'**axe paradigmatique**.

Inspirée de la méthode distributionnelle, mais voulant dépasser celle-ci, la grammaire **générative** (dont Noam Chomsky est le fondateur) cherche à établir les règles permettant d'engendrer (ou de « générer ») toutes les phrases grammaticales (c'est-à-dire acceptables par les usagers) d'une langue, et rien que celles-ci. On l'appelle aussi grammaire **transformationnelle** parce que ces règles permettraient de passer des structures profondes ou fondamentales aux structures de surface telles qu'elles se présentent dans le discours. **R4**

Il faut aussi faire sa place à l'école issue des travaux de Gustave Guillaume : la **psychomécanique** distingue la *langue*, où chaque morphème est porteur d'un seul sens, du *discours*, où le système se réalise dans des emplois (ou *effets de sens*) variés ; elle a pour objet la langue, dont elle s'efforce de déterminer les mécanismes psychologiques.

R3 4 REMARQUE

Dans le présent ouvrage, nous employons *distribution* dans un autre sens : voir notamment § 261.

R4 4 REMARQUE

Nous utilisons le signe → pour marquer, soit des transformations qui correspondent au développement historique de la langue (autres que les évolutions phonétiques), par ex. la dérivation : *porter* → *porteur* ; — soit des relations actuelles entre des constructions, relations dont les locuteurs sont eux-mêmes conscients : *Jeanne est bonne* → *La bonté de Jeanne*. *La rivière traverse le parc* → *Le parc est traversé par la rivière*. *Cette place est libre* → *Cette place est-elle libre ?* — Cela ne peut être identifié aux transformations de la grammaire générative.

R1 5 REMARQUE

Selon une tradition encore vivante à Strasbourg, en Suisse et en Belgique, on réunit sous le nom de **philologie** les études portant sur la linguistique et sur la littérature : c'est le sens qu'il faut voir dans le titre de la *Revue belge de philologie et d'histoire*. Mais très souvent en France le mot est pris dans des sens plus restreints, mis en rapport surtout avec l'Antiquité et le Moyen Âge : étude des civilisations anciennes, fondée sur les témoignages écrits, surtout littéraires ; étude des documents écrits du passé, pour les dater, les expliquer, pour établir une édition critique, etc. (Cette dernière étude est parfois appelée, depuis peu, **textologie**.)

5

Domaines de la linguistique. **R1**

À l'intérieur de la linguistique, on distingue plusieurs domaines selon la nature des faits étudiés.

- a) Traditionnellement, on envisageait quatre domaines.
- 1° La **phonétique** étudie les *sons* du langage. Elle se double aujourd'hui de la **phonologie**, qui étudie les *phonèmes*, c'est-à-dire les sons en tant que distinctifs (cf. § 17).
- L'**orthoépie** donne les règles de la bonne prononciation. On dit aussi **orthophonie**, mais ce mot tend à se spécialiser en médecine, pour la rééducation des malades souffrant de troubles d'élocution.

Pour les procédés graphiques, il n'y a qu'un mot, **orthographe**, à la fois pour la façon d'écrire considérée comme correcte et pour n'importe quelle façon d'écrire : *Apprendre l'orthographe*. *Avoir une mauvaise orthographe*. — *Chaque clerc* [en anc. fr.] *a sa façon propre d'ORTHOGRAPIER, qui varie souvent dans l'intérieur d'un même texte* (BRUNOT, *Hist.*, t. I, p. 491).

- 2° La **lexicologie** est la science des mots (ou des *lexèmes* : cf. § 138). Elle les étudie notamment dans leur origine (**étymologie**) et dans leur histoire, ainsi que dans leurs relations. La sémantique (cf. b, 1°) a d'abord été rattachée à la lexicologie.

On a parfois considéré **lexicographie** comme un synonyme de *lexicologie*. Mais aujourd'hui la lexicographie est la rédaction de répertoires de mots (dict., lexiques, etc.).

Plus récemment, Bernard Quemada a créé *dictionnaire* pour l'étude des dictionnaires.

- 3° La **morphologie** étudie les **morphèmes** **R2** ou éléments variables dans les mots.

On distingue les morphèmes *grammaticaux*, qui sont les désinences ou flexions : marques du genre et du nombre dans les adjectifs ; marques du temps, du mode, de la personne, du nombre, dans les verbes, etc., — et les morphèmes *lexicaux* : préfixes, suffixes, etc.

L'utilisation des morphèmes lexicaux étant fort peu automatique en français **R3**, certains considèrent que les morphèmes lexicaux sont d'une autre nature que les morphèmes grammaticaux, auxquels conviendrait seulement l'appellation de *morphèmes*. Dans ce cas, les morphèmes lexicaux sont du ressort de la lexicologie.

Certaines marques grammaticales sont exprimées en français, non par des *désinences* (c'est-à-dire des variations dans la finale), mais par d'autres procédés : le radical peut subir des modifications (*suis, es, est, sommes, êtes, sont ; je, me, moi ;* etc.). Le pronom personnel oppose *je mange* à *il mange* et joue donc le rôle de morphème ; de même l'article dans *le page* et *la page*. **R4**

La morphologie orale est différente de la morphologie écrite : *mange, manges, mangent* sont homophones [mãʒ] ; de même, bien des pluriels et des singuliers : *femme, femmes* ; des masculins et des féminins : *fier, fière* (et *fiers, fières*).

La phonétique syntactique (cf. §§ 41-43) réduit ces différences : *Mangent-ils* [mãʒtil], etc.

- 4° La **syntaxe** étudie les relations entre les mots dans la phrase : l'ordre des mots, l'accord sont des phénomènes de syntaxe.

Une phrase se divise en groupes de mots, les **syntagmes**, composés d'un élément principal ou *noyau* et d'un ou de plusieurs éléments subordonnés, lesquels peuvent être aussi des syntagmes.

Dans la phrase *Les petits ruisseaux font les grandes rivières*, on distingue un syntagme *nominal*, dont le noyau est un nom (*les petits RUISSEAUX*), et un syntagme *verbal*, dont le noyau est un verbe (*FONT les grandes rivières*) ; ce syntagme verbal comprend un verbe (*font*) et un syntagme nominal (*les grandes RIVIÈRES*). — *Bleu vif* est un syntagme *adjectival* dans *Une robe BLEU VIF*.

Syntagme prépositionnel désigne un syntagme introduit par une préposition : *Jean est resté à LA MAISON*.

Nous avons défini *syntagme* par groupe, mais, dans certains cas, ce groupe se réduit à un seul mot, comme *Jean* dans l'ex. qui précède.

- b) Selon des tendances plus récentes, on distingue trois domaines qui envisagent la réalité linguistique selon d'autres critères que ci-dessus.

- 1° La **sémantique** étudie la signification, le contenu du message, le *signifié*. **R5**

On distingue parfois la *sémasiologie*, qui part des mots, du signifiant, pour en étudier la signification, — et l'*onomasiologie*, qui part des concepts, des signifiés, pour voir comment la langue les exprime.

Comment désigne-t-on la tête en français ? Cette question ressortit à l'onomasiologie. — Quelle est la signification du mot *tête* ? Cette question ressortit à la sémasiologie.

R2 5 REMARQUE

Morphème est, comme on l'a vu au § 2, pris par certains dans un autre sens.

R3 5 REMARQUE

Comp., par ex., *Parisien, Arrageois, Briviste, Tourangeau, Bordelais, Vitryat, Vitriot* par rapport à *Paris, Arras, Brive, Tours, Bordeaux, Vitryl-le-François, Vitryl-sur-Seine*.

R4 5 REMARQUE

Dans *Pierre aime le chien*, la fonction de *Pierre* et celle de *le chien* sont exprimées par leur place, alors que, si l'on traduisait en latin, des désinences exprimeraient les fonctions (*Canem amat Petrus*). Autrement dit, un procédé syntaxique correspond en français à un procédé morphologique latin. Des linguistes considèrent l'ordre des mots comme un morphème.

À cause des liens étroits entre les formes et les fonctions, on réunit souvent les deux domaines sous le nom de *morphosyntaxe*.

R5 5 REMARQUE

La sémantique a d'abord été considérée surtout à propos des mots et faisait donc partie de la lexicologie.

R6 5 REMARQUE

Les **dialectes** sont des parlers qui ne servent pas de langue commune et officielle et qui n'ont pas de forme unifiée : ils varient de village à village. Le mot *patois* est à peu près synonyme ; il peut désigner le parler d'une localité particulière (« le *dialecte* lorrain » / « le *patois* de Cumières ») ; il se charge facilement d'une nuance péjorative. — C'est un préjugé sans fondement que de considérer les dialectes et les patois comme des altérations de la langue. Ce sont les continuateurs spontanés du latin, pour ce qui concerne le domaine roman. — Les dialectes ne doivent pas être confondus avec les français régionaux ; cf. § 12.

Quand on parle du *domaine français* ou du *domaine d'oïl*, on envisage la langue française et les dialectes qui s'y rattachent (sans tenir compte de la frontière politique). On utilise d'une façon analogue *domaine occitan*, *domaine espagnol*, etc. Cf. § 11, a.

La **dialectologie** est l'étude des dialectes.

R7 5 REMARQUE

Jules Gilliéron et Edmond Edmont ont publié l'*Atlas linguistique de la France* (1902-1910). En reportant les faits linguistiques sur des cartes, on peut décrire ces faits avec plus de précision et aussi tirer de là des indications intéressantes sur leur histoire, que l'on restitue un peu comme la géologie permet de refaire l'histoire de la Terre.

Ensuite, on a fait des atlas par régions : Champagne et Brie, Bretagne romane, Île-de-France + Orléanais + Touraine, Centre, Ouest, Lorraine, Bourgogne, Franche-Comté, Normandie, Picardie. Ces régions correspondent grosso modo aux divisions dialectales (cf. § 11, a). — Il y a aussi un *Atlas linguistique de la Wallonie* (partie romane de la Belgique).

R 6 REMARQUE

L'adjectif *germanique* est parfois synonyme d'*allemand*. Nous évitons cet usage. Comp. § 4, R2.

N. B. Ne pas confondre *onomasiologie* et *onomastique*, science des noms propres, qui se subdivise en *toponymie*, étude des noms de lieux ou *toponymes*, et *anthroponymie*, étude des noms de personnes ou *anthroponymes*.

2° La **stylistique** étudie les faits de langue du point de vue de leur expressivité.

Le locuteur a souvent le choix, pour exprimer une idée, entre plusieurs mots ou procédés qui appartiennent à des registres ou à des niveaux différents (littéraire, courant, familier ; populaire, etc.) ou qui expriment cette pensée avec des modalités variables (de façon neutre, péjorative, favorable, etc.).

La stylistique linguistique, qui a pour objet la langue commune, est à distinguer de la stylistique littéraire, qui s'occupe des choix faits par les écrivains.

Par opposition à la **dénotation**, contenu objectif, neutre, du message, on appelle **connotation** ce que l'expression ajoute à ce contenu objectif : des mots comme *Nègre* et *Noir* (pour désigner un homme de race noire), *gifle* et *soufflet* (pour désigner un coup sur la joue), ont la même dénotation, mais différent par la connotation.

3° La **pragmatique** étudie les rapports entre l'usage fait de la langue et la situation (y compris le rôle de ceux qui participent à la communication).

En disant : *C'est Jean qui a cassé le carreau*, je présume qu'un carreau a été cassé et que mon interlocuteur le sait. En prononçant la phrase : *Voudriez-vous fermer la porte ?* je n'attends pas de mon interlocuteur une réponse (quoique la phrase soit de forme interrogative), mais un acte.

c) La langue peut aussi être étudiée

- Par rapport à la société : c'est la **sociolinguistique** ;
- Par rapport à la psychologie des individus : c'est la **psycholinguistique** ;
- Par rapport à d'autres langues : cf. ci-dessus, § 4 ;
- Dans ses variations géographiques : français régionaux et dialectes **R6** ; c'est la **géographie linguistique**, fondée par J. Gilliéron. **R7**

II. HISTOIRE DU FRANÇAIS

6

Les familles de langues.

La grammaire comparée permet de grouper les langues en familles. Les langues de l'Europe (mis à part le basque, dont l'origine est discutée, et le turc) se répartissent en deux familles : la famille **finno-ougrienne** (qui comprend en Europe le finnois — auquel se rattache l'estonien —, le hongrois, le lapon) et la famille **indo-européenne**, à laquelle appartient le français.

La famille indo-européenne réunit un grand nombre de langues d'Asie et d'Europe. À l'indo-européen d'Asie se rattache le tsigane. Dans l'indo-européen d'Europe, on distingue notamment le groupe hellénique (le grec), le groupe germanique **R** (l'anglais, l'allemand, le néerlandais, le suédois, etc.), le groupe balto-slave (le russe, le polonais, etc.) et le groupe italo-celtique.

Le groupe *italo-celtique* se subdivise en branche celtique et en branche italique. Dans la première se trouvent le gaulois, qui régnait en Gaule avant la conquête romaine, le breton, encore vivant dans l'Ouest de la Bretagne, ainsi que des dialectes parlés dans les îles Britanniques (gaélique, gallois, irlandais). La langue la plus importante de la branche italique est le *latin*, d'où sont issues les *langues romanes*, notamment le **français**.

7

Les origines du français.

- a) Le français est une langue **romane**, c'est-à-dire que, comme l'italien, l'espagnol, le portugais, le catalan, le roumain, l'occitan (ou provençal), le franco-provençal, le rhéto-roman, le sarde, il est issu de l'évolution du **latin**. Celui-ci, à l'origine langue de Rome, s'est répandu dans tout l'empire romain, — du moins dans sa partie occidentale, car, dans la plupart des provinces orientales, le latin n'a pas évincé le grec.

Cette diffusion s'est faite, non pas tellement par les écoles, mais par les relations de personnes, notamment avec les commerçants, les soldats, les fonctionnaires romains. Ce que ceux-ci ont répandu, ce n'était donc pas le latin littéraire, mais ce qu'on appelle le **latin vulgaire** **R1**, autrement dit la langue parlée, quotidienne, populaire ou familière.

Le latin vulgaire se distinguait du latin classique, d'une façon générale, par sa liberté et son expressivité.

Traits phonétiques principaux : chute de *h*, de *m* final ; *i* et *u* brefs devenus respectivement *é* et *o* fermés ; tendance à l'amuïssement des voyelles non accentuées. — En morphologie : disparition de certaines formes plus rares (comme le vocatif **R2** et comme la 4^e et la 5^e déclinaison) ou irrégulières (les verbes déponents ; *esse* devenu **essere* ; etc.) ; simplification de la déclinaison (accusatif employé pour le datif et l'ablatif), préférence pour les formes analytiques (degrés des adjectifs : *plus fortis* au lieu de *fortior* ; futur des verbes : *cantare habeo* au lieu de *cantabo* ; etc.). — Tendances lexicales : cf. § 151.

- b) Le latin vulgaire a pris, selon les régions, des formes différentes, qui se sont développées de plus en plus librement au fur et à mesure que diminuait la force centralisatrice de Rome.

Ces différences régionales sont dues notamment au **substrat**, c'est-à-dire aux langues indigènes que le latin a supplantées, mais qui ont laissé sur lui des traces durables. En Gaule, le substrat est constitué surtout par le **gaulois**, qui appartenait à la famille des langues celtiques (cf. § 6).

On attribue au substrat gaulois l'altération de certains sons du latin ([u] devenu [y] : *murum* > *mur*), quelques mots, surtout du vocabulaire des réalités quotidiennes (§ 152, a), le suffixe *-et* et la numération par *vingt* (*quatre-vingts*), ainsi que beaucoup de noms de lieux.

Dans les noms de lieux et dans le vocabulaire, on trouve aussi quelques restes de langues antérieures au gaulois ou **pré-indo-européennes** (auxquelles se rattache sans doute le basque).

- c) Les **invasions germaniques** ont eu d'importantes conséquences linguistiques.

Elles ont détruit l'unité romaine. Elles ont fait disparaître le latin là où les Germains se sont établis en plus grand nombre (notamment dans la Belgique flamande, en Alsace, dans le Nord de la Suisse, en Grande-Bretagne). Dans d'autres régions, les Germains ont été assimilés, mais leur langue a subsisté assez longtemps pour servir de **superstrat**, c'est-à-dire pour influencer le latin qu'on parlait à ces endroits et, par conséquent, les langues romanes qui en sont issues.

En Gaule du Nord, les Francs ont constitué une classe dirigeante, et leur langue, le **francique**, a donné au français un assez grand nombre de mots (§ 152, b), des noms de lieux, beaucoup de noms de personnes ; il a réintroduit l'*h* dit aspiré. D'autres particularités, phonétiques, morphologiques et syntaxiques, lui ont été attribuées, mais ceci est plus contestable.

R1 7 REMARQUE

Le latin vulgaire n'est pas tiré du latin classique ou littéraire, mais il l'a, au contraire, précédé. Les langues romanes découlent, naturellement, du latin vulgaire tel qu'il était parlé à l'époque tardive.

R2 7 REMARQUE

À l'exception de *domine*, que l'on retrouve dans la première partie de l'anc. fr. *damedeu* « le seigneur Dieu », Celui-ci serait, selon Littré et selon Wartburg, t. III, p. 131, à l'origine du mot-phrase **Dame !** (§ 1104, b.) Mais plusieurs siècles séparent la disparition de *Damedeu* et l'apparition (1649, cf. Rézeau, p. 340) de **Dame !** Il est préférable de rattacher le mot-phrase à la locution *Notre Dame*, comme invocation à la Vierge. Une autre altération, *Tredame !* se trouve notamment chez MOL. (voir aussi Huguet), qui est d'ailleurs un des premiers témoins de **Dame !** *TREDAME, Monsieur, est-ce que Madame Jourdain est décrépite [...] ?* [dit M^{me} Jourdain] (*Bourg*, III, 5.) — *Ce poumon, ce cœur, ce foye, et tous ces autres ingrediens qui sont là et qui... oh DAME, interrompez-moy donc si vous voulez, je ne sçaurois disputer si l'on ne m'interrompt* [dit le valet Sganarelle] (*D. Juan*, III, 1).

R1 8 REMARQUE

8

On appelle souvent *roman* « la langue vulgaire parlée en France du VIII^e au XI^e s. et qui a précédé l'ancien français » (*Trésor*). Qu'est-ce que la France au IX^e s. ? Il faut exclure du domaine considéré la région occitane et y inclure des régions qui n'ont été rattachées qu'ensuite à la France (la Lorraine) ou qui ne l'ont pas été (la Wallonie). Il vaudrait mieux parler de *région d'oïl* (cf. § 5, R6).

Protofrançais est une désignation plus satisfaisante et permet d'éviter la confusion avec d'autres emplois du mot *roman* en linguistique. D'autre part, certains linguistes appellent *protoroman*, la langue parlée dans les divers pays romans avant qu'elle se subdivise dans les différentes langues romanes.

L'ancien français. R1

Vers l'an 800, le latin du Nord de la Gaule avait pris dans l'oral des caractères assez particuliers pour qu'il ne puisse plus se confondre avec le latin véritable, que la réforme des études à l'époque de Charlemagne avait d'ailleurs restitué comme langue de culture.

En 813, le concile de Tours prescrivit aux prédicateurs de faire leurs homélies « in rusticam romanam linguam », en langue romane populaire, et non plus en latin. Les *Serments de Strasbourg* (842) sont le plus ancien témoignage de cette nouvelle langue : Charles le Chauve et Louis le Germanique confirmèrent leur alliance par des serments, prononcés en « français » par Louis et par les soldats de Charles et en germanique par Charles et par les soldats de Louis.

Ce document est suivi de divers textes ; ils se multiplient à partir de 1100.

D'importantes évolutions phonétiques se produisent encore en ancien français. Elles achèvent de séparer le français des autres langues romanes.

Du point de vue morphologique, l'ancien français se caractérisait notamment par une déclinaison à deux cas, le **cas sujet** (pour le sujet et l'attribut), continuant le nominatif latin, et le **cas régime** (pour tous les compléments), continuant l'accusatif latin. La plupart des noms masculins étaient déclinés comme suit :

	Sing.	Plur.
Cas sujet	li murs (lat. <i>murus</i>)	li mur (lat. <i>muri</i>)
Cas régime	le mur (lat. <i>murum</i>)	les murs (lat. <i>muros</i>)

Les noms féminins terminés par *e* avaient la même forme au cas sujet et au cas régime :

	Sing.	Plur.
Cas sujet et régime	la fille	les filles

Quelques noms avaient des alternances dans le radical, à la suite de l'évolution phonétique :

	Sing.	Plur.
Cas sujet	li enfes	li enfant
Cas régime	l'enfant	les enfanz

De même : l'on(s) (fr. mod. [l']on), l'ome (fr. mod. *homme*) ; li cuens, le conte (fr. mod. *comte*) ; la suer (fr. mod. *sœur*), la serour ; etc.

De même, les verbes présentaient plus souvent qu'aujourd'hui des radicaux variables, à cause de l'évolution phonétique : voir § 789. Le système des possessifs (§ 615, H1), des démonstratifs (§ 695, b), etc. était différent de ce qu'il est aujourd'hui.

L'ancien français avait gardé dans sa syntaxe une liberté assez proche de celle de la langue parlée : il préférait la coordination (parataxe) à la subordination ; il ne craignait pas les anacoluthes, les pléonasmes, etc.

Le vocabulaire pouvait, lui aussi, s'enrichir sans entraves, par la dérivation notamment.

Les textes contenaient souvent des particularités de la région où ils étaient écrits (des picardismes, des wallonismes, etc.). Mais on n'a pas de texte écrit en dialecte R2 avant le XVI^e siècle.

La graphie du XII^e siècle était assez proche de la prononciation. Elle ne s'est plus guère adaptée par la suite aux évolutions de la phonétique.

Le rayonnement du français était déjà grand à cette époque : il était utilisé par des auteurs dont il n'était pas la langue maternelle (par ex., l'Italien Brunet Latin). Il s'est implanté en Grande-Bretagne, à la suite de l'expédition de Guillaume

R2 8 REMARQUE

Sur les rapports entre le français et les dialectes, voir aussi le § 11.

de Normandie (1066) et y a donné naissance à une littérature importante, dite *anglo-normande*. Quand il a disparu, il a laissé beaucoup de mots dans l'anglais, ordinairement sous la forme normande (*car* = *char*).

9

Le moyen français.

Selon l'opinion traditionnelle, il va du milieu du XIV^e s. à la fin du XVI^e. Certains choisissent des dates politiques : de 1328, avènement des Valois, à 1589, celui des Bourbons. D'autres linguistes excluent le XVI^e siècle, éventuellement en le réunissant avec une partie du siècle suivant (jusqu'en 1650) sous l'appellation de *français préclassique* **R1**.

La disparition de la déclinaison, plus précisément la disparition du cas sujet, est le phénomène le plus caractéristique du moyen français. On met cela en rapport avec le fait que l'ordre des mots perd progressivement la liberté qu'il avait en ancien français : la place du sujet est de plus en plus devant le verbe.

Les radicaux variables de l'ancien français sont souvent réunifiés, dans les noms, dans les verbes, dans les possessifs, et aussi dans les ordinaux, qui sont refaits sur les cardinaux : *troisième*, *quatrième*, etc. au lieu de *tiers*, *quart*...

Autres phénomènes : le pronom personnel sujet devient obligatoire ; l'article aussi ; l'article partitif apparaît ; le système moderne du démonstratif s'établit. Il y a aussi des changements phonétiques (l'orthographe restant telle quelle) : amuïssement de [ə], des voyelles en hiatus et des consonnes finales ; réduction des groupes à un seul son (*eau*, *an*, etc.).

Un autre fait important de cette période est que le français sert à des usages réservés d'abord au latin :

Dans des écrits scientifiques (traductions d'Aristote au XIV^e s.), mais surtout comme langue administrative ; la première charte datée en langue vulgaire remonte à 1194 **R2**, mais le latin n'a reculé que lentement ; en 1539, l'*ordonnance de Villers-Cotterêts* prescrit que tous les actes de justice soient « prononcez, enregistrez et delivrez aux parties en langage maternel français et non autrement ». Les protestants introduisent le français dans le culte, mais l'Église catholique est restée fidèle au latin jusqu'au XX^e siècle.

Cette introduction du français dans des domaines nouveaux exigeait un enrichissement du vocabulaire : de nombreux mots sont empruntés au latin. Mais on croyait aussi que l'on donnait plus de lustre au français en le rapprochant le plus possible du latin.

On emprunte des mots latins doublant des mots français (*estimer* pour *esmer* ; *incendie* pour *arsure*) ; on refait l'orthographe en introduisant des lettres prises aux mots latins (*adjoindre* pour *ajoindre* ; *corps* pour *cors*). Dans le même ordre d'idées, la langue littéraire subit l'influence de la période latine, et la parataxe est en recul. Plus généralement, le développement spontané de l'usage est contrecarré.

Pour le vocabulaire, notons aussi l'influence de l'italien et du grec, surtout au XVI^e siècle.

10

Le français moderne (XVII^e-XX^e s.).

- a) La phonétique et la morphologie n'auront plus dorénavant d'évolution notable, à part le triomphe de la prononciation [wa] dans *roi*, etc. (§ 60), le remplacement de *l* mouillé par *yod* (§ 33, H) et quelques faits qui ne concernent pas le français dans son ensemble, comme la distinction de [ɑ] et de [a] (§ 24).

R1 9 REMARQUE

Tout dépend des critères que l'on choisit, a fortiori pour les dates précises que l'on considère comme charnières.

R2 9 REMARQUE

Charte-loi de Chièvres (Hainaut belge) publiée par M. A. Arnould, dans *Hommage au professeur Paul Bonenfant* (1965). — La chancellerie du roi de France n'a employé le français qu'à partir de 1254.

- b) Le lexique, lui, connaîtra des enrichissements sensibles, notamment à cause de deux mouvements qui naissent au XVIII^e siècle et qui s'accroissent de façon continue jusqu'à notre époque.

Le premier est le développement des sciences et des techniques, lequel exigera beaucoup de mots nouveaux ; une partie de ces néologismes ne se confineront pas dans le langage des spécialistes, mais pénétreront dans l'usage commun par l'enseignement, peu à peu généralisé, et aussi grâce aux moyens de communication modernes.

Le deuxième est l'influence des pays anglo-saxons : le nombre d'emprunts ira croissant.

L'école romantique ouvrira aussi la langue littéraire aux mots étrangers. Les relations internationales et les moyens de communication contemporains permettront aux mots de voyager très rapidement : des événements politiques comme la révolution russe, comme la création de l'État d'Israël ou comme l'évolution en Iran ou en Afghanistan ont pour conséquence la pénétration dans nos journaux de mots russes, hébreux, iraniens ou afghans.

À la suite de la Révolution française de 1789, les institutions sont profondément changées, et, par contre-coup, le vocabulaire (par ex., le système métrique).

- c) Le français moderne achève de conquérir les derniers bastions du latin : la philosophie (Descartes), le droit, la science, la théologie. **R1**

D'autre part, le français, langue d'une minorité, devient à partir du XIX^e s. la langue de la majorité, grâce à l'enseignement, aux moyens de communication (presse, etc.), aux brassages sociaux (conscription, guerre de 1914-1918, exode des campagnes vers les villes). Cela entraîne le recul et parfois la disparition des dialectes et des langues locales.

Au XVIII^e s., le prestige international du français est particulièrement grand : c'est la langue des cours, de la diplomatie, de la haute culture.

- d) Au XVII^e s., on prend conscience que le français vaut le latin, et l'on croit qu'il est arrivé à un état de perfection qu'il faut maintenir.

L'Académie française est fondée en 1635 pour « travailler avec tout le soin et toute la diligence possible à donner des règles certaines à notre langue ; et à la rendre pure, éloquente et capable de traiter les arts et les sciences ». Les grammairiens obtiennent le droit de régenter la langue, de distinguer ce qui est bien et ce qui est mal. À cela s'ajoute le prestige des grands écrivains classiques : ils sont reconnus comme modèles dans l'art d'écrire. **R2**

N. B. De grands dictionnaires comme celui de Littré et beaucoup de grammaires décrivent cette langue du XVII^e au XIX^e ou au XX^e s. comme une sorte de bloc uniforme. Cela ne correspond pas à la réalité : comme nous venons de le voir, le vocabulaire a connu après le XVII^e s. un véritable renouvellement ; les efforts des grammairiens ont réussi, plus ou moins, à faire triompher des exigences logiques ou à établir des règles qui n'avaient pas encore été acceptées au XVII^e s. : l'orthographe a fini par entériner au XVIII^e et au XIX^e s. des changements phonétiques bien antérieurs (cf. § 90, d), et, pour pouvoir citer côte à côte les classiques et les écrivains du XIX^e et du XX^e s., on est obligé de rendre les premiers semblables aux autres en modernisant l'orthographe de manière artificielle.

Pour toutes ces raisons, nous avons cru devoir, depuis la 12^e édition du *Bon usage*, fonder notre description du **français contemporain** uniquement sur des écrits postérieurs à 1800. Cependant, l'importance de la langue classique et des écrivains de cette époque est telle que l'on ne peut passer sous silence leurs particularités ; elles seront mentionnées dans les *Historiques*.

R1 10 REMARQUE

En 1893 encore, J. BÉDIER présente sur le trouvère Colin Muset une thèse intitulée *De Nicolao Museto, francogallico carminum scriptore*. Au milieu du XX^e s., la liturgie catholique abandonne le latin.

R2 10 REMARQUE

N'exagérons pas toutefois. Cette autorité ne s'exerce au XVII^e s. que sur les écrivains, et sur les classes en contact avec la cour ; en province, elle n'a que des effets affaiblis, même sur la bourgeoisie ; le peuple, lui, garde son langage. C'est au XIX^e s. que l'école va répandre un français vraiment commun, au moins pour l'écrit. Pour l'oral, la radio, puis la télévision ont eu un rôle analogue.